

Les Temps nouveaux. Supplément littéraire

Les Temps nouveaux. Supplément littéraire. 1913/06/07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

fonctionner officiellement, sous la haute protection de l'Etat ; le même épicier préside et le rachat des âmes représente l'action officielle contre la tuberculose devant le monde civilisé et tous les médecins de quelque prestige sont écartés, car une loi spéciale, différente de celle qui est en vigueur dans toute l'Espagne, protège les sectaires de Barcelone et soumet à leurs caprices les quatre départements de Catalogne.

Ce n'est pas seulement le peuple qui proteste énergiquement contre ma condamnation ; ce ne sont pas seulement tous les partis politiques avancés, toutes les tendances progressives, depuis les libertaires jusqu'aux réformistes tempérés, ce sont les personnalités scientifiques, illustres, plusieurs revues médicales, des corporations professionnelles, la Fédération sanitaire civile, qui réunit plus de six mille confrères. J'ai parcouru presque toute l'Espagne ; partout des réceptions enthousiastes, des adhésions chaleureuses, passionnées, ardentes. Et cependant, il faut bien l'avouer, la faute n'est pas aux sectaires qui me persécutent : la faute est à nous tous, les fils de l'Espagne : la vérité, c'est que nous manquons de conscience sociale.

Pour que la persécution dont je suis l'objet ait pu se réaliser, il a fallu que le milieu la rende possible ; il a fallu que les médecins oublient leur rôle auguste de conducteurs des peuples ; que les gens soient habitués à tous les contresens, à toutes les iniquités, à toutes les injustices ; qu'une lâcheté extrême étouffe tous les élans, toutes les véhémences ; que le scepticisme, fruit de continuelles désillusions, ouvre la porte à un égoïsme vulgaire, et que les meilleurs esprits se morfondent dans l'attente d'un renouveau qui toujours s'éloigne, ou finissent pas s'assoupir à force de se résigner. Et, pourtant, notre race est bien vivante...

C'est pour éclairer cette conscience, par la force de nos principes scientifiques, que j'ai lutté toute ma vie. C'est l'action rédemptrice de notre médecine sociale, que j'ai propagée sans cesse, m'efforçant d'éveiller les intelligences et d'y allumer la forte aspiration à la pleine vie, le sentiment de la

grande vie, de la vie intense, de la vie saine, et belle, et juste. Nous avons fondé, avec des amis épris de ces principes, l'Institut Médico-Social de la Catalogne ; nous avons organisé en un an plus de 70 conférences ; Broda, de Paris, Madray, de Neufchâtel, nos meilleurs professeurs ont participé à la lutte. Ce sont ces idées qui m'ont inspiré quand j'ai fondé l'Académie d'Hygiène, dans les congrès, dans mes conférences, dans mes études. Si nous pouvions arracher l'écorce religieuse qui, plus encore que le despotisme gouvernemental et économique, étreint et étouffe ce pays ; si nous pouvions lui redonner la joie de vivre, des persécutions comme celle qui m'atteint ne seraient plus possibles ; et tous les cœurs seraient embrasés d'amour et de justice.

Espérons, malgré tout, et poursuivons la lutte : c'est surtout après la tempête que l'air est plus beau et plus pur... A la *Revue Médico-Sociale*, à ses lecteurs, à toutes les nobles personnalités qui m'encouragent dans le combat, j'adresse mes salutations les plus cordiales. Que ces lignes soient pour eux l'hommage de ma sincère reconnaissance et le gage de ma loyale confraternité.

D^r QUERALTO.

(*Revue Médico-Sociale*, N^o de Mars 1913.)

Le Travail en Capitalisme

Le carrelage, tel que nous venons de le décrire est l'opération habituelle. Il est deux cas où il s'accompagne d'un supplément de souffrances pour l'ouvrier. C'est, d'abord, lorsqu'il lui faut réparer les fours munis de certain système dont l'entrée mesure 23 centimètres. C'est par cet espace, où pénètrent difficilement les miches de six livres que doit se glisser le fournier. La chapelle étant aussi très abaissée — 24 et 25 centimètres à peine la séparent de la sole — la chaleur demeure toute dans le four ; on s'imagine la situation de l'ouvrier dans cet enfer. Nombre de fourniers, d'ailleurs, refusent de réparer ces fours trop spéciaux.

C'est ensuite quand les fourniers doivent réparer les fours superposés. Toutes les grandes boulangeries parisiennes possèdent deux fours superposés — parfois même trois ou quatre —

dans l'un cuit le pain ordinaire, dans l'autre, le viennois. Les bouches de ces fours sont tantôt dans la situation dite tête-bêche, à l'envers l'une de l'autre, tantôt sur la même face. Or, il arrive, et ce n'est pas un cruel caprice du boulanger qui l'ordonne, mais les exigences de la production, que l'on chauffe le four inférieur, pendant que le fournier est étendu dans le four supérieur.

Nous doutâmes de la réalité de ces faits jusqu'au jour où nous le constatâmes, de nos propres yeux, dans une boulangerie de la rue des Martyrs. Par nous-mêmes également, nous voulûmes juger de la situation du fournier durant son travail. On nous fit entrer dans un four de la même manière et dans les mêmes conditions que les ouvriers. Notre première impression fut celle d'étouffer, l'air nous manquait, nous haletions, congestionnés, les tempes battant. Déjà, on nous retirait de cette fournaise, mais nous voulûmes en atteindre le fond ; nous nous traînâmes jusque là. Les parois, le sable où nous rampions brûlaient comme des charbons rougis. Notre thermomètre marqua 71°. Au sortir, nous nous sentîmes écrasé de fatigue, incapable d'une pensée, incapable aussi de faire quelques pas. On nous allongea dans le fournil. Nous avions la gorge, le nez, les yeux secs, la peau brûlante. Un brouillard, qui mit quelque temps à se dissiper, flottait devant nous. Certaine impression d'anéantissement dura toute la journée. Il en est ainsi de tous les débutants ; à la longue seulement, les robustes se familiarisent avec le terrible travail du four.

Léon et Maurice BONNEFF.

(La Vie tragique des Travailleurs, de la page 141 à la page 143, chez Rouff.)

ALCOOLISME

On désigne sous ce nom, depuis Magnus Huss, l'ensemble des phénomènes produits dans l'organisme par l'abus des boissons alcooliques.

Tous les systèmes organiques sont atteints à la longue chez les sujets alcooliques, mais le système nerveux est le premier et le plus profondément frappé. Au premier degré, c'est l'ivresse. Puis viennent la folie alcoolique, la démence et la paralysie. Nous al-

lons passer en revue ces différents états et nous indiquerons ensuite les symptômes et les lésions offerts par les autres organes.

L'ivresse, c'est l'alcolisme aigu, une sorte de folie temporaire à courtes périodes. Ses caractères varient d'après la quantité d'alcool ingéré, depuis la simple excitation suivie de lourdeur de tête et de sommeil, jusqu'à la mort presque subite, précédée ou non de convulsions. Mais le degré moyen qui constitue le plus particulièrement l'ivresse présente deux périodes bien marquées, la première d'exaltation et la seconde de dépression de toutes les fonctions. Cette oscillation, qui se présente dans la plupart des cas de biologie dynamique, n'est qu'un cas particulier de cette grande loi de philosophie première que la réaction est toujours égale à l'action.

Dans la première période il y a surtout un sentiment général de bien-être d'où résulte la séduction de l'ivresse. L'activité intellectuelle est plus grande. Le courage est exalté, ainsi que le sentiment de la force et même la force réelle. La sociabilité augmente aussi, car l'alcool agit autant sur les cellules affectueuses que sur les cellules intellectuelles. La confiance, la générosité participent à l'excitation générale. Il y a longtemps qu'on a remarqué qu'un verre de vin donne du *cœur*. Si les choses en restaient là, le plus grand des problèmes humains, le perfectionnement de notre nature morale, serait résolu. Il suffirait, pour nous rendre meilleurs, d'absorber tous les jours quelques grammes d'alcool. Mais à mesure que l'ivresse augmente, son caractère change. Il y a tendance aux risques, aux violences, grossièreté de langage et d'action, dégradation morale. Les besoins de parler et d'agir sont incessants, mais l'enivré ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait.

A ce moment la réaction est commencée. L'intelligence est moins nette, et finit même par devenir fétichique, comme l'indique cette conversation incohérente qui s'adresse aux arbres, aux murailles et à tous les objets inanimés. Les impulsions sont plutôt automatiques que voulues et l'enivré se laisse plus facilement diriger, malgré la per-